Another ed: of Lb 43 771

RAPPORT

DU

GRAND-JUGE MINISTRE DE LA JUSTICE,

AU GOUVERNEMENT.

Paris, le 27 Pluviôse an 12.

CITOYEN PREMIER CONSUL,

De nouvelles trames ont été ourdies par l'Angleterre ; elles l'ont été au milieu de la paix qu'elle avait jurée ; et quand elle violait le traité d'Amiens, c'était bien moins sur ses forces qu'elle comptait que sur le succès de ses machinations.

Mais le Gouvernement veillait ; l'œil de la police suivait tous les pas des agens de l'ennemi : elle comptait les démarches de ceux que son or ou ses intrigues avaient corrompus.

Enfin la toile paraissait achevée ; déjà, sans doute, on s'imaginait à Londres entendre l'explosion de cette mine qu'on avait creusée sous nos pas. On y semait du moins les bruits les plus sinistres, et l'on s'y repaissait des plus coupables espérances.

THE NEWBERRY LIBRARY

Regnier FRC 41 28978a Case FRC 24349

Tout-à-coup les artisans de la conspiration sont saisis ; les preuves s'accumulent, et elles sont d'une telle force, d'une telle évidence, qu'elles porteront la conviction dans tous les esprits.

Georges et sa bande d'assassins étaient restés à la solde de l'Angleterre ; ses agens parcouraient encore la Vendée, le Morbihan, les Côtes-du-Nord, et y cherchaient en vain des partisans, que la modération du Gouvernement et des lois leur avoit enlevés.

Pichegru, dévoilé par les événemens qui précédèrent le 18 fructidor an 5, dévoilé sur tout par cette correspondance que le général *Moreau* avait adressée au Directoire, *Pichegru* avait porté en Angleterre sa haine contre sa patrie.

En l'an 8, il était avec *Villot* à la suite des armées ennemies, pour se rallier aux brigands du midi.

En l'an 9, il conspirait avec le comité de Bareuth : depuis la paix d'Amiens, il était encore le conseil et l'espoir des ennemis de la France.

La perfidie britannique associe *Georges* à *Pichegru ;* l'infâme *Georges* à ce *Pichegru* que la France avait estimé, qu'elle avait voulu longtemps croire incapable d'une trahison !

En l'an 11, une réconciliation criminelle rapproche *Pichegru* et le général *Moreau*, deux hommes entre lesquels l'honneur devait mettre une haine éternelle. La police saisit à Calais un de leurs agens, au moment où il retournoit pour la seconde fois en Angleterre. Cet homme est sous sa main, avec toutes les pièces qui constatent la réalité d'un raccomodement inexplicable alors, si les nœuds n'en avoient pas été formés par le crime.

A l'arrestation de cet agent, le général *Moreau* paraît un moment agité. Il fait des démarches obscures pour s'assurer si le Gouvernement est instruit. Mais tout se taît; et lui-même, rendu à sa tranquillité, il tait au Gouvernement un événement qui a droit d'allarmer sa surveillance; il le tait, lors même que *Pichegru* est appelé publiquement aux conseils du ministère britannique, lorsqu'il s'unit avec éclat aux ennemis de la France.

Le Gouvernement ne voulut voir dans son silence que la crainte d'un aveu qui l'aurait humilié, comme il n'avait vu dans son éloignement de la chose publique, dans ses liaisons équivoques, dans ses discours plus qu'indiscrets, que de l'humeur et un vain mécontentement.

Le général *Moreau*, qui devait être suspect, puisqu'il traitoit secrètement avec l'ennemi de sa patrie, qui, sur ce soupçon plus que légitime, eût été arrêté à toute autre époque, jouissait tranquillement de ses honneurs, d'une fortune immense, et des bienfaits de la République.

Cependant les événemens se pressent; *Lajollais*, l'ami, le confident de *Pichegru*, va furtivement de Paris à Londres, revient de Londres à Paris, porte à *Pichegru* les pensées du général *Moreau*, rapporte au général *Moreau* les pensées et les desseins de *Pichegru* et de ses associés. Les brigands de *Georges* préparent, dans Paris même, tout ce qui est nécessaire à l'exécution des projets communs.

Un lieu est assigné entre Dieppe et le Tréport, loin de toute inquiétude et de toute surveillance, où les brigands de l'Angleterre, conduits par des vaisseaux de guerre anglais, débarquent sans être apperçus, où ils trouvent des hommes corrompus pour les recevoir, des hommes payés pour les guider, pendant la nuit, de stations en stations convenues, et les amener jusqu'à Paris.

A Paris, des asiles leur sont ménagés dans des maisons louées d'avance, où sont des gardiens

affidés ; ils en ont dans plusieurs quartiers, dans plusieurs rues, à Chaillot, dans la rue du Bac, dans le faubourg Saint-Marceau, dans le Marais.

Un premier débarquement s'est opéré, c'était *Georges* avec huit de ses brigands.

Georges retourne sur les côtes pour assister au débarquement de *Coster Saint Victor* (condamné par le jugement rendu sur l'affaire du 3 nivôse) ; et de dix autres brigands.

Dans les premiers jours de ce mois, un troisième débarquement s'effectue : c'est *Pichegru*, *Lajollais*, *Armand-Gaillard*, frère de *Raould*, *Jean-Marie*, un des premiers affidés de *Georges*, et quelques autres brigands de cette espèce. *Georges*, avec *Joyau*, dit d'*Assar*, *Saint-Vincent*, et *Picot*, dit *le Petit*, vont au-devant de ce troisième débarquement : la réunion se fait à la ferme de la Poterie.

Un quatrième débarquement est attendu. Les vaisseaux sont en vue ; mais les vents contraires les empêchent d'approcher : il y a peu de jours encore qu'ils faisaient les signaux de reconnaissance.

Georges et *Pichegru* arrivent à Paris ; ils sont logés dans la même maison, entourés d'une tren-

taine de brigands, auxquels *Georges* commande. Ils voient le général *Moreau ;* on connaît le lieu, le jour, l'heure, où la première conférence s'est tenue ; un second rendez-vous était convenu, et ne s'est pas réalisé ; un troisième, un quatrième, ont eu lieu dans la maison même du général *Moreau.*

Cette présence de *Georges* et de *Pichegru* à Paris, ces conférences avec le général *Moreau*, sont constatées par des preuves incontestables et multipliées. Les traces de *Georges* et de *Pichegru* sont suivies de maison en maison. Ceux qui ont aidé à leur débarquement, ceux qui, dans l'ombre de la nuit, les ont conduits de poste en poste, ceux qui leur ont donné asile à Paris, leurs confidens, leurs complices, *Lajollais* leur principal intermédiaire, le général *Moreau*, sont arrêtés : les effets et les papiers de *Pichegru* sont saisis, et la police suit ses traces avec une grande activité.

L'Angleterre voulait renverser le Gouvernement, et, par ce renversement, opérer la ruine de la France, et la livrer à des siècles de guerres civiles et de confusion. Mais renverser un Gouvernement soutenu par l'affection de trente millions de citoyens, et environné d'une armée forte,

brave, fidelle, c'était une tâche à-la-fois au-dessus des forces de l'Angleterre et de celles de l'Europe: aussi l'Angleterre ne prétendait-elle y parvenir que par l'assassinat du premier Consul, et en couvrant cet assassinat de l'ombre d'un homme que défendait encore le souvenir de ses services.

Je dois ajouter que les Citoyens ne peuvent concevoir aucune inquiétude. La plus grande partie des brigands est arrêtée ; le reste en fuite et vivement poursuivi par la police. Aucune classe de citoyens, aucune branche de l'administration, n'est atteinte par aucun indice, par aucun soupçon.

Je ne donnerai point de plus amples développemens dans ce rapport : vous avez vu toutes les pièces ; vous ordonnerez que toutes soient mises sous les regards de la justice.

Le Grand-Juge Ministre de la Justice.

Signé REGNIER.

Certifié conforme :

Le Secrétaire d'état, HUGUES B. MARET.

Pour copie conforme :

Le Secrétaire-général de la Préfecture, PEYRONET.

A VERSAILLES, de l'Imprimerie de PH.-D. PIERRES, Imprimeur de la Préfecture, rue de la Paix, n.° 23.